

Editorial

Des yeux dans la nuit

Cahier
technique
chevêche

La lune s'était levée au-dessus de la falaise ; on entendait seulement le bruit très calme de l'eau qui glissait sur la crête d'un barrage noyé, et les cris des chevêches perchées tout près dans les arbres de l'autre rive.

JULIEN GRACQ

LPO Mission Rapaces

Fondation
Nature et Découvertes

« Hou-ou ! »

Un chant plaintif s'élève dans la nuit. Mois de mars, mois des amours pour la chouette chevêche qui recherche une âme sœur ou, plus sûrement à cette date, qui délimite son territoire.

« La chouette chevêche ? », « la chevêche d'Athéna ? », ce nom ne dira pas grand-chose aux ruraux que vous interrogerez. Chaque région a ses appellations aux origines lointaines, pleines de charme, mais qui ne sont pas toujours synonymes d'une grande rigueur scientifique... La confusion est totale entre les nocturnes : chouette ? hibou ? de toutes façons, on ne les voit pas et leurs chants ou leurs cris ne permettent guère au néophyte de mieux les distinguer.

Pourtant, un élément rend notre chevêche unique : le fait d'être visible en plein jour. Ici sur un arbre, là sur une cheminée, un toit ou encore posée sur une pierre. Ni totalement nocturne, ni totalement diurne, en fait crépusculaire. C'est quand le jour se lève à peine, ou une ou deux heures avant que le soleil ne se couche, qu'elle se met en quête de son repas. On la trouvera posée sur un poteau, d'où elle plongera sur sa proie avant d'aller se percher, d'un vol ondulé, un peu plus loin. Ceux qui vivent près de chez elle ne manqueront pas d'être séduits par ses mimiques sympathiques : ses yeux d'or, sa tête, qui monte et descend comme un ressort, ou qui se penche telle une commère avide de connaître les derniers potins... Dans le Haut-Léon (Nord-Finistère), où pour nicher elle n'utilise que des constructions humaines, la cohabitation avec les humains ne connaît pas de nuages... Oubliées les vieilles légendes des chouettes annonciatrices de la mort, je n'ai rencontré que des gens soucieux de sa présence ou bien malheureux d'avoir perdu une compagne si agréable. Elle a gagné la partie auprès de ceux qu'elle côtoie.

Elle possède à l'évidence une grande capacité d'adaptation. Il suffit d'observer les différents milieux qu'elle fréquente : vergers de Suisse, d'Alsace ou de Normandie, prairies du Nord, de l'Ouest ou du Centre, champs de choux-fleurs ou d'artichauts de Bretagne, clapas des Causses, périphérie de villages de différentes régions de France. Elle est, par contre, absente des grands massifs forestiers et ne se rencontre, dans nos régions, que rarement au-dessus de 1 000 m.

Que lui faut-il pour vivre ?

Manger, et elle appréciera les terres avec une végétation basse où il est plus facile de repérer et d'attraper ses proies (micro-mammifères, insectes, vers de terre et parfois petits passereaux).

Nicher et se reposer, et elle cherchera des arbres creux, des constructions humaines, mais pourra se contenter de nicher au sol, en falaise ou dans des terriers.

Mais alors, comment expliquer sa diminution si elle est si douée pour s'adapter ? L'adaptation d'une espèce demande du temps, et si l'homme, depuis le néolithique, lui en a donné, ce n'est plus le cas depuis les années 50. Remembrement (élimination des arbres et donc de sites potentiels de nidification, appauvrissement du nombre et de la diversité des proies), utilisation de pesticides (destruction des insectes-proies), infrastructures ferroviaires et routières (élimination directe), poteaux téléphoniques creux (piège-destruction directe), rénovation de bâtiments, destruction de vergers (diminution des sites de reproduction). Un chamboulement complet de son milieu en moins de 20 ans (1950-1970), soit une période très courte à l'échelle des temps, mais un changement d'une extrême radicalité. Nous en avons été les témoins impuissants et parfois complices...

Son adaptation était d'autant plus difficile que sa productivité est faible : en moyenne 4 œufs (pondus de mi-avril à mi-mai) qui donneront 2-3 jeunes à l'envol. Ces jeunes ont, de plus, la fâcheuse idée de passer plusieurs jours au pied du nid avant d'être capables de voler. Beaucoup finiront dans l'assiette d'un carnivore de passage et ne verront pas le printemps suivant.

Le tableau est édifiant, parfois même décourageant. Pourtant, elle est toujours là et aujourd'hui de plus en plus de bonnes volontés s'expriment pour l'aider. Un Plan national de restauration a même été mis en place. Il devrait permettre de donner une certaine cohérence à des actions qui ont souvent le défaut d'être ponctuelles. Il est clair que l'avenir de la chevêche dépend en partie de décisions qui ne seront pas prises pour elle, mais dont elle subira les conséquences, bonnes ou mauvaises. Ces décisions dépendront de l'avenir que nous dessinerons pour notre agriculture, pour nos transports, etc.

Mais nous avons aussi un rôle à jouer. Le temps est à l'action. Les études ont, bien entendu, leur importance, mais il convient aussi d'agir au quotidien, non pas en cédant à l'activisme caricatural (« on va faire des nichoirs », sans même savoir si un besoin se fait sentir), mais en élaborant un ensemble d'actions cohérentes, à partir d'un bilan de la situation d'un secteur donné (milieux, nombre de couples, moyens à disposition, etc.), actions programmées sur une certaine durée et évaluées afin d'établir leur pertinence.

Etudier. Agir. Etudier pour mieux connaître. Connaître pour mieux protéger. L'avenir de la chevêche se joue dans cette dynamique.

DIDIER CLECH